

# **Brèves de Bibliothèque spécial confinement N° 6**

## **Sommaire**

**En guise d'éditorial : Le confinement au fil de la presse littéraire, A.M. Rajon**

**Quelques nouvelles du GTSP**

**Rubrique : un auteur, un texte : R. Puyuelo :  
« Petites bontés et Corona »**

**Rubrique cinématographique : Marc Babonneau**

**Quelques livres pour la fin du confinement**

## **Annexe**

La rédaction vous propose certains textes en annexe de façon à ce qu'ils vous soient plus facilement archivables et disponibles à la lecture en temps différé.

## **En guise d'éditorial : Le confinement au fil de la presse littéraire : analyse à partir des suppléments « Livres » du journal « Le Monde »**

**A.M. Rajon**

J'ai eu la curiosité de faire une revue longitudinale du confinement à travers les choix éditoriaux du supplément « Livres » du journal « Le Monde ». Les instantanés de lecture au fil des semaines montrent avec éloquence les étapes que nous franchissons tous, collectivement et individuellement, face à cette situation d'enfermement. Nous vivons une époque unique qui marquera nos générations aussi violemment que les générations qui nous ont précédées ont été marquées par les grands conflits mondiaux. Je veux parler d'une situation traumatique, avec un avant et un après, une cassure, le vacillement de nos certitudes, qui ne nous laisse que deux choix, la démission ou la cicatrisation. Restons certains que la psychanalyse - la cure par la parole - est au service de la cicatrisation<sup>1</sup>.

Semaine après semaine, les livres, les feuilletons et les billets d'humeur proposés forment une véritable photographie sanitaire, politique et psychique du confinement.

- **Le 20 Mars** : sus à l'ennemi ! Au tout début du confinement, le journal faisait la recension des livres consacrés aux épidémies : de La peste de A. Camus, à Némésis de P. Roth, livres que les bibliothécaires ont proposés dans les colonnes de BDB spécial confinement N°1.
- Au supplément suivant du **27 Mars** arrivent les interrogations. Le supplément ouvre sur les questions (littéraires) récurrentes que nous nous posons face à la pandémie : les romans de catastrophes sanitaires nous ont-ils préparés au pire ? Ces romans constituent-ils un vaccin possible des dystopies. Ou encore : S'en sortir sans sortir, avec un livre de Valérie Rouzeau : Ephéméride (voir les références sur BDBN°2)
- La semaine suivante, le **3 Avril**, voyait s'élargir l'analyse en s'interrogeant sur la question du politique face à la pandémie avec un titre : « face à la maladie, les limites du pouvoir » : textes sacrés, tragédies ou romans ont souvent illustré l'impuissance du politique face aux crises épidémiques. Une citation de Michel Foucault était en

---

<sup>1</sup> A. M. Rajon : la guérison, un moindre mal, Bulletin du GTSP du 13 Mars 2013 : « L'idée de guérison ».

exergue : « *Les épidémies constituent le phénomène par excellence capable de pulvériser nos rêveries postmodernistes de maîtrise absolue* ».

Un pas supplémentaire est franchi dans ce supplément, celui qui passe de la dimension sanitaire de la pandémie à sa dimension politique, dimension non pas simplement ajoutée mais intrinsèque à toute crise collective, ici une pandémie, et à la question du soin en particulier. Ce questionnement rejoint la réflexion de F. Worms<sup>2</sup> (*un auteur qui m'aide à penser, et dont j'ai souvent parlé dans les BDB, ndlb*) dans son livre « Le moment du soin ».

- Le supplément du **10 Avril** fait l'éloge du confinement avec Lydia Salvayre qui évoque la chance que peut représenter l'isolement pour un écrivain. Elle cite Kafka qui rêvait de se retirer dans une cave, la décision d'Emily Brontë de vivre isolée dans un village du Yorkshire, le régime « atroce » de Flaubert qui se claquemure chez lui dix-huit heures par jour, Proust qui vit reclus pendant 15 ans au 102 Boulevard Haussmann, Hölderlin qui reste pendant plus de 30 ans dans une tour de Tübingen, et encore Kant et Rilke.

A noter que dans ce même supplément, Roger-Pol Droit fait une note à propos de « L'empathie, absolument vitale », et pour la première fois apparaît l'idée d'un clivage dehors/dedans avec le livre de Clémentine Mélois : « Dehors, la tempête » (*Grasset, 2020*), précédé par un « dedans l'aventure ».

- Il faut attendre le supplément du **17 Avril** pour avoir la confirmation que le danger est aussi bien au dehors qu'au-dedans avec un titre : « L'assassinat en milieu confiné, tout un art ».

Le danger, in fine, est aussi dedans. C'est dedans que se joue la maladie avec le conflit immunitaire ; c'est dedans que sont ravivés les traumatismes, et dedans qu'a lieu le conflit pour les affronter. Les références littéraires vont du « *Mystère de la chambre jaune* » de Gaston Leroux donné comme référence absolue, au « *crime de l'Orient express* » d'Agatha Christie et « *Prague fatale* » de Philip Kerr.

Le roman philosophique de référence reste « *Huis clos* » de J.P. Sartre.

- Enfin, le supplément du **24 Avril** ouvre une fenêtre sur la liberté, conditionnelle certes, mais libéralisation tout de même, avec : « Les libraires dans le sas de déconfinement ». Roger-Pol Droit s'interroge sur ce que sera demain avec « *Endurer l'incertitude* ».

Et à nouveau la question est posée : « *Comment s'en sortir* ».

---

<sup>2</sup> F. Worms : *Le moment du soin*, Puf, Paris, 2011

Ce dernier numéro clos la revue de presse. Nous y sommes passé d'un ennemi extérieur à combattre à l'affrontement de nos démons intérieurs, tout aussi difficiles à vaincre. Nous sommes confrontés, dans la réalité qui est la nôtre aujourd'hui, au lent et douloureux renoncement du temps où nous étions légers, ce que Marc Babonneau reprend dans sa rubrique cinématographique.

## Quelques nouvelles du GT

➤ Nous apprenons avec plaisir que la reprise du GT commence à être envisagé. Le séminaire, réservé à ceux et celles qui y sont inscrits, « Traumatismes » pourrait reprendre en visio-conférence et aux dates prévues du 14 Mai et du 13 Juin. Merci à ses organisateurs, C. Saint-Paul, Bensidoun et J. Miedzyrzecki.

➤ **Monique Pages-Bordes, Rémy Puyuelo** ont envoyés des textes que vous trouverez en annexe.

- **Annexe 1** : Monique Pages-Borde nous propose un texte de Laurent Bidart, professeur à l'ESSC : « *Pourquoi Camus nous est-il indispensable pour sortir de la crise* ».
- **Annexe 2** : R. Puyuelo nous invite à la lecture d'un texte de C. Baudelaire : « Assomons les pauvres », Petits poèmes en prose, in Œuvres complètes de Charles Baudelaire, IV, Les paradis artificiels.

***Hélas ! vous ne trouverez pas ce texte en annexe, car nous n'avons pas pu ou su, le transformer en Documents World !***

➤ **Monique Barucchi** nous encourage à la lecture ou la relecture de l'œuvre d'Uderzo, récemment décédé. Monique nous fait part de son enthousiasme pour l'édition 2017 : Astérix et la transitalique. Dans cette course de chars organisée par Rome, le champion romain s'appelle Coronavirus, encore surnommé « L'aurige masqué » ! Merci à Monique de nous avoir rappelé ce classique de la BD.

## Dans la rubrique : un auteur, un texte : « Petites bontés et Corona » de Rémy Puyuelo.

**« La bonté c'est arriver à sortir de soi, du moins un peu...c'est ce qui résiste à l'effondrement des institutions ». (Emmanuel Levinas)**

Je suis un vieux monsieur. J'ai passé ma vie avec beaucoup d'autres à investir mon travail auprès de personnes souffrantes, malades, en détresse sociales et psychiques... Nous faisons partie, actuellement, des 80% des personnes en risque mortel !! J'accueille le virus comme un étranger déjà familier ; Cela ne me laisse pas indifférent surtout quand on a le sentiment de n'être plus utile à quoi que ce soit ou seulement égoïstement à survivre au nom de sa famille, au nom des autres en restant confiné. Le moral ou plutôt la sidération m'empêche de lire et bien souvent de penser. Le virus nous dénuade et nous amène à une nécessaire authenticité et nous oblige, dans le meilleur des cas, à une solitude habitée. Je maintiens des liens, je les favorise, je les multiplie. Comment continuer à « servir » ?

Dans ce contexte le téléphone et les mails résonnent de plus en plus insistants...

- Jean-Luc, résidant de foyer occupationnel, me demande mon âge. Il a toujours été très fixé sur l'âge de ses parents morts, des éducateurs qui se sont occupés de lui. Il se met à téléphoner plusieurs fois par semaine. Il raccroche très rapidement après avoir entendu seulement le son de ma voix. Il ne comprend pas le virus
- Julien SDF depuis de nombreuses années, ancien de l'ASE s'étonne de tout ce branle-bas de combat autour du Corona. Il a trouvé un lieu chez un copain qui a un endroit pour son chien et un téléphone. A « son éduc » à qui il téléphone il demande de me dire qu'il pense toujours à mon intervention quand il était dans la merde à Fleury Mérogis
- Laurent, en hôpital de jour pour adultes se plaint toujours de ne pas avoir de copine et de sa sexualité qui le tourmente. Il téléphone tous les lundis à 09H depuis plus de 20 ans. Sa mère vient de mourir. Il ne comprend pas d'aller chez le notaire et de signer des papiers. Il voudrait un test pour le Corona. La permanence téléphonique de son psychiatre et de l'infirmier de l'hôpital de jour ne suffit pas à l'aider à comprendre ce qui se passe autour de lui. Maintenant il entend des voix et son psychiatre est aux abonnés absents.
- Mercedes a retrouvé mon adresse mail par l'assistante sociale qui s'occupait d'elle enfant et me demande si je me rappelle d'elle quand elle était en Placement familial spécialisé enfant. Elle trouve les français sales et négligents par rapport au confinement. « As-tu des nouvelles des autres enfants et éduc ? Pour moi c'est la merde avec mes enfants. Je ne m'en sors pas ».

- Adèle me téléphone ; agent d'entretien à la retraite dans un ITEP où j'ai longuement travaillé, elle me demande des nouvelles de ma femme, questionne mon âge et se souvient des éducateurs, des enfants. Elle me dit aussi qu'elle a gardé des liens avec des anciens agents d'entretiens. Elles mangent ensemble une fois par semaine et parlent du temps d'avant.
- Philippe 50 ans, et après une longue prise en charge psychothérapique, me téléphone pour me parler de sa mère qui continue à lui pomper l'air avec le Corona. Il sait que je comprends. « Tu te souviens, me dit-il ?
- Julie est confinée avec son fils Fernand, qu'elle a récupéré de son Esat. Il ne pouvait rester seul dans son studio. Ils sont bien. Elle voulait me le dire.

« La bande à part » (*Être témoin. Contes institutionnels. Puyuelo. p.31-41. Discussion J. Oury et P. Denis. Ed. Eres 2000*) a repris du service ! Dans le temps elle était composée de professionnels ayant fait ensemble un bout de chemin professionnel, provenant d'institutions différentes et ayant noué une cordialité partagée qui s'échangeaient des nouvelles et étaient une banque de ressource pour des anciens de structures médico-sociales et sanitaires dans lesquelles ils avaient travaillé. D'une certaine façon « un service de suite à la demande » non officiel. La bande est un contour poly institutionnel qui vise à substituer quelque chose à une famille défaillante, à une société défaillante. Elle vit de bonne volonté, d'emprunts, d'interstices, d'à côtés, de bricolages, de système D. et de créativité...

Peu me parlent de ma santé, du Corona mais ...nous sommes contents de nous retrouver. Nous vérifions qu'on est vivant, raccord à notre passé, un instant commun. Nous sommes des raccords existentiels, relançant la machine psychique qui a tendance à se gripper, à tomber en panne. Cette métaphore me vient d'un éducateur qu'un ado appelait son carburant ! Pour un autre c'était l'oxygène qui permet de respirer à nouveau. Je pense à tous ces anciens comme moi qui ont œuvré dans des structures sanitaires, médicosociales, qui sont militants et qui sont habités par l'idée de servir, d'être utiles malgré tout et qui refont groupe, développant un sentiment d'apparementement, d'appartenance à l'humain. Cette grande famille du prendre soin, d'adhésion à la vie, repart à son allure, à son tempo. Nous sommes un passé vivant et vivace, nous rétablissons ce temps violement suspendu par le virus, nous sommes des souvenirs partagés, des appuis, certes précaires, des instants, mais à la mesure d'un quotidien qu'il faut maintenir pour le retrouver.

Le virus me donne, à nouveau, une idée que j'avais depuis bien longtemps mais que les circonstances passées ne me permettaient pas de proposer. Pourquoi les institutions médicosociales et sanitaires n'utiliseraient pas le savoir profane des anciens accueillis et le savoir du temps qui passe des professionnels retraités pour élaborer ensemble un soin de l'être en jouant avec l'ailleurs et l'autrefois entre être, faire et appartenir.

Ce qui était possible avant ne l'est plus aujourd'hui où les possibilités et les disponibilités à la rencontre sont le plus souvent contredites par les compromis théoriques ambiants , politiques inclusives obligent mais aussi par le séquençage des prises en charge des enfants et des adolescents qui ont des passages institutionnels de soins multiples et courts dans le temps et aussi complexes de par les offres partenariales actuelles. Il me paraît essentiel dans le « prendre soin » de reconnaître « ces petites bontés »(Levinas), ces spiritualités ordinaires, à avenir inconnu qui se tempèrent, se nuancent, se régulent à l'infini.

## Rubrique cinématographique : Marc Babonneau

### L'HEURE D'ETE, Film d'Olivier Assayas (2008)

Ce film du réalisateur français Olivier Assayas figure selon nous dans le trio de tête, à ce jour, de son auteur, à mi-distance entre deux autres films que nous avons aussi beaucoup aimé : « Les Destinées Sentimentales » (2000) et « Sils Maria » (ou « Clouds of Sils Maria » - 2014).

Ce grand film intimiste figure d'ailleurs en 9<sup>ème</sup> place dans la liste des meilleurs films du XXIème siècle publiée par le New York Times et étant considérés comme déjà devenus des œuvres classiques du 7<sup>ème</sup> art.

Le film s'ouvre sur une bruyante et joyeuse cavalcade d'enfants, dans le grand jardin d'une maison de campagne. Dans cette superbe et grande demeure des environs de Paris, Hélène Marly, née Berthier, ( Edith Scob) va fêter ses soixante-quinze ans.

La maison regorge d'œuvres d'art (tableaux de Corot, panneaux peints d'Odilon Redon, meubles de Majorelle et de Josef Hoffman) rassemblées avec goût dans cet écrin lumineux qu'est la maison.

En outre, Hélène a consacré beaucoup de temps et d'énergie à préserver et conserver beaucoup de tableaux de son oncle, le célèbre peintre Paul Berthier.

Songeant à sa fin prochaine, Hélène pense au destin de cet ensemble et au sort d'une succession dont seront bénéficiaires ses trois enfants : sa fille, Adrienne (Juliette Binoche) et ses deux fils, Frédéric (Charles Berling) et Jérémie (Jérémie Rénier). Tous arrivent avec leurs familles propres à l'anniversaire d'Hélène...

Hélène tente d'évoquer avec eux les questions de transmission et d'héritage.

Frédéric, l'aîné, ne veut pas évoquer le décès de sa mère et lui assure qu'il veillera à la conservation dans son intégrité de la maison et de son contenu ; Adrienne n'est intéressée

que par certains objets qui lui » parlent « (souvenirs d'enfance ou sujets de conversation entre elle et sa mère) ; Jérémie reste très évasif.

Dans la deuxième partie du film, Hélène vient de mourir.

Et les questions sont maintenant ouvertes : A Frédéric, positionné comme chef de famille et qui énonce son vœu de garder, ouverte à tous, la maison familiale et ses trésors, Jérémie annonce qu'il va prolonger pour un certain temps, son contrat en Chine où il travaillait et qu'il ne compte pas rentrer de sitôt en France ; de même, Adrienne va se marier aux Etats-Unis où elle compte se fixer désormais.

La maison sera donc vendue, puisque deux des enfants sur trois ont une destinée qui les porte au loin et qu'ils auront pragmatiquement besoin de cet argent.

On assiste donc à la « déconstruction » de ce bel ensemble désormais révolu.

Adrienne emportera les objets qu'elle aimait à New-York et vendra chez Christie's les fameux carnets de dessins de son grand-oncle.

Jérémie va s'occuper avant de partir de la vente des deux Corot.

Et, Frédéric négociera, pour payer la succession, de la dation au Musée d'Orsay, des beaux meubles et objets qui y seront exposés au département des Arts Décoratifs.

Ainsi s'achemine-t-on vers la fin de l'histoire des générations précédentes.

Deux scènes assez poignantes, significatives du propos du film, surgiront encore.

Dans l'une, assez proche d'une trame tchékhovienne à la « Cerisaie », la vieille servante de toujours vient errer autour de la demeure close et en contemple par les fenêtres, le dénuement intérieur, après le déménagement de tout ce qui « l'habitait ».

Et puis, la scène finale ; la nouvelle génération, celle des enfants de Frédéric a obtenu l'autorisation de faire une fête géante pour le dernier week-end avant la vente de la propriété. Dans ce cadre, ouvert à tous les vents, une foule de jeunes gens se presse, avec alcool, musique et poudres diverses, bien décidés à « s'éclater ». C'est bien ce qui arrive, en effet.

Mais, à un moment donné, la « jeune » fille de Frédéric va s'isoler et reste pensive ; son petit copain, plutôt attentif, la rejoint et l'interroge.

Elle craque un peu : « Tu vois, ma grand-mère m'avait dit qu'un jour, ce serait à moi d'amener mes petits- enfants, ici ».

« Et alors ? » questionne le jeune homme.

« Eh bien, maintenant, ma grand-mère est morte, et la maison est vendue » lui répond -elle.

La caméra ne nous laisse pas le temps de nous appesantir, elle prend de la hauteur et surplombe les deux très jeunes gens qui, tels de nouveaux Paul et Virginie, s'enfoncent en



courant au sein d'un paysage végétal, luxuriant et bucolique, où ils iront tisser sans doute leurs propres souvenirs vécus.

J'ai revu sur Arte, hier au soir, ce film élégant et sensible que j'avais beaucoup aimé à sa sortie.

Nous épargnant le constat larmoyant d'un deuil qui ne serait centré que sur le pathos de « la mort de personnes chères », le film aborde pourtant la question de la perte par un biais ,cependant très douloureux, aussi ,celui du renoncement , non seulement de lieux ou d'objets symboliques, surcondensés en affects et souvenirs précieux, mais renoncement aussi à ses vœux propres, à la tentative de se survivre un peu qui passerait par leur transmission matérielle ( « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »), d'imaginer un peu de vie après la vie telle que nous voudrions en écrire le post-scriptum.

Nulle consolation à attendre dans ce sens.

C'est au tour de chacun d'écrire, chapitre après chapitre, le cours de sa propre histoire, sans suite à vouloir contrôler, même sous les atours mordorés d'une nostalgie du bel autrefois.

Question compliquée que celle de ce qu'on souhaite transmettre (La culture, le savoir, les propositions pouvant conduire aux sublimations consolatrices et le bagage légué qui permettra d'y puiser pour se construire et s'étayer, sans verser dans le service du Surmoi culturel et social, toujours prompt à étouffer la liberté propre du sujet de ce fait asservi à ces consignes venues de ses objets primordiaux) .

Je pense ici au merveilleux travail d'introspection et de réflexion du livre « Les Années » dont j'eus la joie d'entendre la lecture par son auteur , Annie Ernaux elle-même, sous la voûte de la Chapelle des Carmélites, par une belle fin de journée d'un mois de Juin.

Pour conclure, j'userai d'une autocitation.

Dans un article que Remy Puyuelo édita dans « Empan », après qu'il fût donné à écouter dans un colloque qu'organisait François Granier autour de L'Art et de la Psychanalyse.

Dans cet article, intitulé « Préserver, protéger, transmettre, plus que jamais » et inspiré par mon inquiétude sur l'évolution accélérée et sans âme des technologies désobjectivantes, je concluais ainsi :

« La psychanalyse se tourne aussi vers ce qui a disparu. Elle y puise, elle, de quoi mieux faire advenir ce qui aurait pu advenir, et qui ne l'est pas encore ou pas bien.

Il est problématique que nos temps post-modernes, si tendus vers l'attraction croissante d'un avenir sans mémoire, lui soient, ici ou là, hostiles, allant jusqu'à prétendre qu'elle pourrait s'avérer ne plus servir à rien.

Qu'arriverait-il à la pensée humaine, à son nécessaire et vital travail, si elle venait à s'abîmer dans ce rien ?

Qu'arriverait-il si ne devaient plus vouloir rien dire désormais, une fresque sur un pan de muraille, la relecture d'un auteur beaucoup aimé jadis, la tentative d'adresse à l'autre d'un dessin tendu par une main d'enfant ou de patient, une inscription dans un cimetière, la photographie d'un être tant chéri, un souvenir d'enfance, même... ?

Marc Babonneau

21 Avril 2020

## **Quelques livres pour la fin du confinement**

A propos de la rubrique de Marc Babonneau de la semaine dernière, et en complément avec le film : « Et Nietzsche a pleuré », je vous rappelle quelques livres de Irvin Yalom, tous en livres de poche :

- « Et Nietzsche a pleuré »,
- « Mensonges sur le divan »
- « Le problème Spinoza »

La recommandation de lecture est « haute » pour ces trois livres.

**Pour finir et pour nous souvenir de ne pas perdre une occasion de vivre notre temps présent :**

**Qui perd l'occasion,  
Est pareil à qui a lâché l'oiseau  
De sa main :  
Il ne l'attrapera plus<sup>3</sup>**

---

<sup>3</sup> Jean De La Croix : Les dits de lumière et d'amour, ED Ibériques José Corti,

## Annexe :

### **Pourquoi Camus nous est-il indispensable, (Laurent Bidart)**

*Les chercheuses et les chercheurs qui contribuent chaque jour à alimenter notre média en partageant leurs connaissances et leurs analyses éclairées jouent un rôle de premier plan pendant cette période si particulière. En leur compagnie, commençons à penser la vie post-crise, à nous outiller pour interroger les causes et les effets de la pandémie, et préparons-nous à inventer, ensemble, le monde d'après.*

---

Il y a deux raisons essentielles pour lesquelles Camus nous est indispensable pour sortir de la crise. La première concerne un extrait de *La Peste* qui fait l'objet d'une abondante diffusion sur les réseaux sociaux. La deuxième, moins aperçue, est précieuse si l'on veut apprendre de Camus à vivre autrement. Ces deux raisons ont un socle commun, celui des évidences de notre temps, qui est le temps du triomphe du capitalisme depuis l'effondrement du bloc soviétique (le « communisme » chinois est loin d'être communiste au sens propre).

Le capitalisme partage, avec le marxisme et avec les idéologies les plus extrêmes de notre temps – c'est-à-dire ici des deux derniers siècles de l'histoire du monde –, le goût des « perfections », et de ce qui est total, au sommet absolu des possibles. Il suffit pour s'en convaincre d'avoir à l'esprit des expressions comme « rationalité pure et parfaite », ou « maximisation du profit ou de la satisfaction » en théorie économique, ou encore sur les plans à la fois théorique et pratique « zéro stocks », « zéro délai », « zéro risque », « zéro défaut » ; enfin de manière générale de « contrôle » et de « transparence », via des processus de « reporting » systématiques.

Dans le monde de la gestion, le fantasme de perfection revient au fantasme de trouver la recette miracle, qui garantirait la prospérité des entreprises, voire du monde entier – nonobstant la compétition de plus en plus âpre que tout le monde s'impose à cet effet.

Cet « extrémisme » des attentes, des présuppositions et des attitudes est profondément problématique, car il alimente de manière pernicieuse, déniée, et peu visible, des jugements tout aussi extrêmes de tous contre tous. Nous pourrions aller, sans nous en apercevoir, vers une guerre radicale de tous contre tous, que le système économique et financier mondial nourrit abondamment.

Ne pas aggraver la crise : éviter tout esprit d'accusation

C'est sur ce premier point que Camus est en effet d'abord indispensable. Camus n'accuse jamais personne : il observe, comprend, imagine. Dans *La Peste*, il fait observer ceci au début de la maladie, citation abondamment diffusée ces derniers temps sur les réseaux sociaux :

« Personne n'avait encore accepté réellement la maladie. La plupart étaient surtout sensibles à ce qui dérangeait leurs habitudes ou atteignait leurs intérêts. [...] Leur première réaction, par exemple, fut d'incriminer l'administration. »

Deux leçons sont à retenir pour nous dans cette citation : sur le déni d'abord, sur les accusations ensuite.

### **Sur le déni**

Il est d'abord humain – « trop humain » dirait Nietzsche –, de nier lorsqu'elle apparaît, une catastrophe aussi radicale qu'une épidémie, et qui plus est une pandémie. Il est « normal » de ne pas vouloir voir une telle chose, car nous avons tous besoin de simplicité et d'évidences pour conduire notre vie au quotidien. C'est par la répétition de gestes ordinaires connus, bien appris, qui marchent bien, évidents, que nos vies nous sont à la fois possibles et supportables. Nous sommes toutes et tous pris tôt ou tard dans ce que nous pourrions appeler nos « zones de confort ». Et c'est vital.

Il importe, pour bien mesurer ce qui est en jeu, d'observer ce qui fait nos zones de confort, avant même nos lâchetés, nos intérêts, et nos entêtements. Font partie de nos zones de confort la langue que l'on parle, la manière dont nous sommes en relation avec les autres, la manière dont nous nous alimentons, nos réflexes lorsqu'il s'agit de prendre une douche ou de se faire un café, etc. C'est ce quotidien le plus ordinaire qui fait nos zones de confort. Et bien évidemment, cela s'étend au domaine du travail lorsque l'on a la chance d'avoir un emploi. Autrement dit, nous ne pouvons pas ne pas adosser nos vies quotidiennes à toutes sortes de manières de faire les choses, et d'« évidences », s'il s'agit de vivre. Et nous nous accrochons à nos habitudes et à nos intérêts immédiats lorsque nous en pressentons la vulnérabilité. Le désarroi vient précisément lorsque les évidences deviennent impossibles, lorsque « tout devient un combat » comme dit Cabrel.

Si tout nous devient un combat, y compris par exemple de marcher debout comme cela nous est venu normalement dès la prime enfance, alors la vie est impossible, et peut survenir jusqu'à la folie. Il arrive en psychiatrie de rencontrer des patients dont l'altération des évidences va jusqu'à l'oubli de la marche debout.

C'est pourtant là précisément le deuxième aspect de notre humanité : nous sommes tous capables de mettre en question toutes nos évidences, et sans devenir fous. Nous sommes tous capables d'interroger nos zones de confort et de prendre du recul par rapport à ce qu'elles représentent. Autrement dit, nous sommes tous capables de douter, et d'accepter

de constater que ce qui nous était certitude, adossement, repos, disparaît sous nos pieds. C'est cela l'humanité au sens fort : être capable de douter, de prendre du recul, et de découvrir que la manière de vivre que nous avons eue n'était en fait peut-être pas si bonne que cela, voire mauvaise, et soudain plus viable. Nous sommes tous capables de cet écart par rapport à nos intérêts les plus habituels, les plus convenus, et de recommencer à vivre, en mettant sur le métier d'autres manières de vivre.

Camus sait ces deux aspects de notre humanité, tendue entre zones de confort et interrogation. Et rien n'est entrepris dans sa littérature pour y juger qui que ce soit. Il n'est jamais pour lui question d'accuser mais d'accompagner les hommes dans leurs faiblesses, tendrement, presque paternellement, vers le dépassement de leur déroute, aussi absurde que soit le monde. On trouve chez Camus du christianisme, ce que le Christ sur le point de mourir demande à son père : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». L'équivalent de cette demande dans le monde grec se trouve exprimé par Socrate : « Nul n'est méchant volontairement ». Camus est très proche de bien des attitudes et des postures anciennes que nous gagnons à réentendre.

### **Sur les accusations**

Soulignons précisément ce deuxième point de la citation de Camus : « Leur première réaction, par exemple, fut d'incriminer l'administration. » Camus anticipe ce que nous avons vécu ou ce que nous sommes en train de vivre, qu'il est vital de ne pas intensifier. Ce qui est fondamental dans cette observation, est l'inconséquence en quoi consiste toute accusation lorsque l'on est au pied du mur, quand l'urgence est de répondre à la question de savoir comment l'on va sortir de la crise. Dans ce passage de *La Peste*, l'on est encore dans un contexte de déni. Tant que le déni domine, le sentiment de l'urgence à agir n'est pas, comme on vient de le voir, le premier qu'on éprouve. Il n'en demeure pas moins qu'en temps de crise, l'essentiel n'est pas de trouver des coupables pour « expliquer » ce qui arrive, mais d'identifier les problèmes en les priorisant et de tout faire pour les résoudre, et traverser la crise avec le moins de pertes possibles. À tous égards, notamment la perte du sens de ce que nous faisons.

Nous retrouvons ici le problème de la « perfection », ou de l'extrémisme des attentes par quoi nous avons commencé. L'origine du mot « accusation » est révélatrice des enjeux que draine ce terme : « ac-cuser » revient à « trouver la cause » de quelque chose. Autrement dit, accuser c'est expliquer, « déplier » le réel pour identifier comment est advenu tel ou tel événement. Un monde qui cherche la perfection, qui exige et présuppose la perfection en tout, est un monde où aucune place n'est laissée à l'hésitation, à l'erreur, à la véritable recherche de solutions au cœur des circonstances, sur le fond de l'ignorance irréductible à une situation nouvelle. Si l'on croit que tout un chacun est censé tout savoir et tout pouvoir au sujet de ce dont il ou elle est responsable – quel que soit le niveau de ces responsabilités –, alors ne pas réussir devient une faute voire un scandale. Un monde qui présuppose que la

perfection est à la fois possible et réelle, est un monde d'accusations dans tous les sens, où tout le monde est coupable d'imperfection.

Évidemment en particulier, bien que non exclusivement, l'« administration », ou celles et ceux qui sont censés garantir la sécurité et la paix civiles. Il ne s'agit pas ici de dire que l'administration qui est la nôtre en France fait tout bien. Il s'agit de ne pas perdre de temps à l'incriminer, pour se consacrer au plus urgent et au plus important : si nous voulons traverser la crise sanitaire avec le moins de dégâts possibles, et qu'elle ne devienne pas une crise économique, sociale et politique mondiale, infiniment plus grave que la crise sanitaire elle-même déjà gravissime, alors il est de la responsabilité de chacune et chacun d'orienter notre regard, solidairement, en direction de son dépassement. Outre les urgences sanitaires en tant que telles, l'urgence est de cesser de regarder les poutres dans les yeux des voisins, et de redéfinir sans cesse ensemble le métier de vivre.

### **Enraciner notre futur à partir de là où nous sommes**

Le caractère délétère de la culture de la perfection apparaît également lorsque l'on considère le rapport actuel du monde économique aux « innovations ». En remarquant qu'il n'y a rien de plus banal à notre époque que de vouloir se différencier en « innovant » – en particulier grâce aux « progrès » que permettent les nouvelles technologies, on peut remarquer également que le « changement » voire les « transformations » sont de plus en plus abordées en pratique sur la base d'un effort pour faire « table rase » du passé dans les organisations. La vectorisation du monde économique en direction du futur est autrement dit de plus en plus unilatérale, et tout se passe la plupart du temps comme si aucune compétence préalable n'existait, comme s'il fallait tout inventer à nouveaux frais, comme si notre passé ne nous était absolument de rien.

Une telle posture largement dominante dans le monde économique est profondément problématique à plusieurs titres, dont le moindre n'est pas de faire éprouver aux travailleurs, aux employés, aux équipes des organisations – qu'elles soient publiques ou privées – un sentiment de nullité radical. Car s'il fallait vraiment tout changer, et totalement, pour s'orienter en direction d'un avenir meilleur, ce serait donc que ce qui était fait jusqu'ici n'avait absolument aucune valeur et aucun sens.

Outre l'effet dévastateur en termes de motivation et de reconnaissance des personnes et des compétences, cette posture recèle en puissance des conséquences catastrophiques. Ce qui est en train de se jouer au niveau mondial serait le passage à un « monde » fondamentalement structuré par la puissance incontestablement dominante des technologies, « monde » tour à tour souhaité, fantasmé, craint, et systématiquement réputé inéluctable. Or, derrière le caractère inéluctable de l'essor exponentiel des nouvelles technologies se nicherait de manière plus ou moins cachée la disparition de l'humanité tout court. L'extrémisme revendiqué du transhumanisme radical rêve délibérément à un point

singulier du temps où à la fois l'intelligence artificielle deviendrait supérieure à l'humaine, et où l'humanité vaincrait la mort.

Plus pernicieux encore peut-être, car plus généralisé, est le rêve au quotidien de l'inféodation de nos sociétés aux technologies comme « évidemment » supérieures aux humains, sur le fond de l'oubli que ce sont des femmes et des hommes qui inventent et fabriquent ces dites technologies tous domaines confondus. Est en jeu soit la disparition de l'humanité telle que nous la connaissons jusqu'ici, soit son inféodation définitive aux technologies qu'elle invente et fabrique.

C'est ici que Camus est de nouveau indispensable. En écrivant *L'homme révolté*, qu'il publie en 1951, et qu'il attribue au même cycle d'œuvres que *La Peste*, Camus est l'un des tout premiers intellectuels, si ce n'est le tout premier, à identifier les proximités entre les révolutions communiste et nazie. L'argument central du livre consiste à observer que dès que nous humains, rêvons à quelque « solution finale » que ce soit, lorsque nous nous mettons en demeure de rendre le rêve réel, nous provoquons l'exact inverse, que Camus appelle les « terrorismes d'État ».

Ceci, qu'il s'agisse de l'horreur délibérée d'un rêve de « pureté et de perfection » comme le rêve de faire régner pour jamais une « race » aryenne supposée supérieure à toutes les autres, ou, et il est profondément douloureux de le constater, qu'il s'agisse du rêve de supprimer définitivement la domination de l'homme par l'homme comme le dit le très grand humaniste Karl Marx, laquelle suppression a abouti entre autres aux camps stalinien que Camus pressentait, et à des régimes comme celui de Pol Pot dont malheureusement son livre anticipait l'horreur. Or, qu'ont eu de commun les révolutions du XX<sup>e</sup> siècle, si ce n'est de rêver de faire « table rase » du passé, pour créer un monde définitivement meilleur, enfin débarrassé de toute scorie, de toute imperfection, de toute « erreur » et de tout mal – quel que soit le contenu que l'on donne au « mal » en question.

Il en est exactement de même dans le monde où nous vivons, de manière cependant encore plus radicale et pernicieuse. Car c'est au creux même de ce que nous tenons pour du « progrès », et éminemment celui des nouvelles technologies, au cœur de notre approbation fondamentale pour un monde meilleur voire parfait, d'où la mort même serait exclue, que se loge la posture qui présuppose que ce qui a été jusqu'ici n'a aucune valeur pour l'humanité en route vers son futur, et qu'il faut œuvrer à une « solution finale » de tous les problèmes pourtant déjà vécus, affrontés, résolus ou surpassés par des femmes et des hommes. Or, cette « solution finale » qui ne dit pas son nom consiste en effet à éliminer l'humanité telle qu'elle fut jusqu'ici au profit d'une « post-humanité » nouvelle, idéalement pure et parfaite. La différence fondamentale entre l'idéologie nazie et cette perspective, est qu'à ce compte, ce serait l'humanité entière qui serait non conforme et qu'il faudrait supprimer pour accéder enfin à un bonheur pur et total.

Ce qu'il y a d'infiniment dangereux dans cette révolution supplémentaire en cours est d'une part qu'elle se joue avec le consentement croissant d'une humanité manquant de l'éducation nécessaire pour prendre distance avec la fascination provoquée par les nouvelles technologies. D'autre part, parce qu'étant le fait d'une société et d'une économie mondialisée, une telle révolution conduirait si on la laisse se faire, à un terrorisme qui ne serait plus un terrorisme d'État, encore localisé et contre lequel l'on pourrait lutter, mais à un terrorisme mondial d'entreprises privées plus puissantes que tous les États du monde. Un terrorisme mondial qu'il serait impossible de fuir. Nous serions alors très proches de la plus grande des tyrannies pressentie par les anciens et en particulier Platon, lorsqu'ils mettent en garde contre le volontarisme s'agissant de politique (voir par exemple *La république*, fin du Livre IX).

Camus, très proche dans son diagnostic de cette prudence des anciens Grecs, plaide pour une posture fondamentalement humaine de « révolte » permanente, au cœur de l'inachèvement irréductible de toute chose. Adopter une telle posture faite d'humilité, d'écoute et d'essais, plutôt que d'orgueil, de certitude et d'efficacité en direction d'on ne sait quoi, reviendrait à vivre de nouveau ce que furent tempérance et modération pour les Grecs. On peut supposer si ce n'est espérer qu'au travers même de son horreur, la crise du coronavirus nous réapprenne une telle posture.